

Peuple sans parole (poèmes)

Fernand Dumont

Volume 7, numéro 5 (41), septembre–octobre 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59984ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumont, F. (1965). Peuple sans parole (poèmes). *Liberté*, 7(5), 405–410.

Peuple sans parole

1

De très loin m'est venu le langage
Par derrière l'enfance
De l'immense forêt où l'univers murmure
Sa peine ancienne et sa vieille colère

Forêt, peuple des pauvres diseurs
Qui convoite et qui palpe les vocables
Pour prendre la vie
A quelques pauvres pièges
D'où un jour peut-être
Elle ne s'échappera jamais plus

Moi qui suis de l'autre côté des mots
C'est à perte d'haleine qu'il faudrait dire
L'envers du monde
Dire l'impitoyable silence
De ceux qui de leurs pâles sourires
M'ont rejeté vers la parole

2

Mais pourquoi parler
De ce qui n'est là que pour douter des mots
Le silence d'un peuple tout entier
Est celui-là que regrettent les poèmes

Je m'avance chargé d'une moitié de la terre
La maison est loin encore
Et la mort si proche

3

Il faudrait un autre pays et une autre parole
Pour ceux qui déploient leur ombre
Tel l'univers lorsqu'il hésite
A s'interroger de nouveau

Parler est un métier de roi
Mais je rêve des forges
Où rien n'est dit qui ne tend les muscles
Où les reflets des profondeurs
Font plisser les yeux et planer les heures

Dire cela aussi le murmurer
Comme les racines font pousser les arbres
Monter peu à peu vers les hautes demeures
Là où déjà la pierre raconte au soleil
Qu'il pourrait bien un jour lointain
Réconcilier la terre avec ses bruits

4

Marcher à pas lents dans leurs songes
Ne point s'évanouir
Ne briser les mots
Que pour respirer la distance de leur voix

En faire une ondée qui se confie soudain
Aux matins qui passent
En faire peu à peu un orage
Où s'emmêleraient d'un seul coup
La croisée des routes et celle des sentiers

5

Du seuil d'où naissaient nos jeux
T'en souviens-tu soeur
Te revient-il encore
Le vent qui montait des proches buisson
Et qui rôdait très loin aux portes de l'usine
Où se taisaient ceux qui nous aimions

Le vent m'avait chargé du silence de nos pères
Du violent de l'obstiné silence
De ceux qui ne savent rien
Que la vie toute nue
Où la parole hésite tant
Qu'elle ne remue à la fin
Que la braise du monde

Je n'ai pas su dire vois-tu
La parole la plus basse
Celle que laissait nonchalemment la mer
Sur la grève de nos jeunes années

Mais je la garde en moi
Pour le temps à venir
Comme ce jour de jadis
Où père mit ma main dans la sienne
Au temps où nous prenions de l'âge

6

Je parle de ma place
Ma voix discordante dans la foule future
Je comble les fossés
J'ameute les rivières
Pour qu'un jour la parole unanime
Soit l'entière moisson des visages d'en-bas

Je ne sais pas encore la route
Mais je sais de qui sont mes saisons

Le sévère secret de vos propos furtifs
L'automne infini de vos fardeaux
La tiède caresse de votre honte
C'est ma légende et mon apparence
Je m'y suis mis à l'ombre

Fernand DUMONT